

A travers les archives britanniques

De Gaulle, l'homme-mystère

François Malye livre le portrait original du général de Gaulle vu de l'autre côté de la Manche

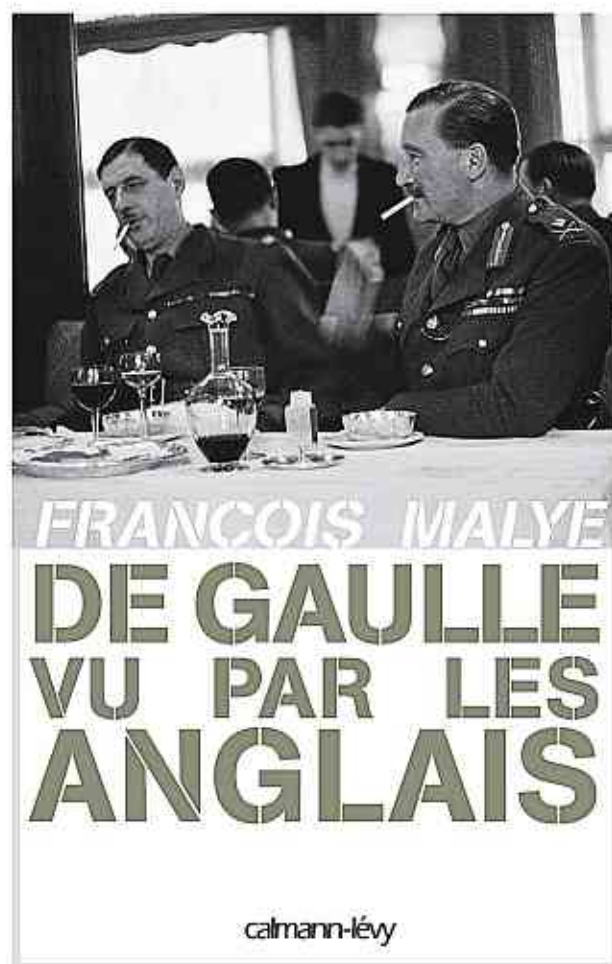
par Rémi Kauffer

Ah, ce de Gaulle, impérial, inimitable, indéchiffrable, insupportable! Entre 1940, date de l'entrée du chef de la France libre dans la grande Histoire, et 1969, année de sa sortie du palais de l'Élysée, nos voisins anglais tenteront, comme tant d'autres, de percer le mystère de ce général «hors de toutes les séries». Grand reporter au magazine français le Point, François Malye a eu la bonne idée de se pencher sur les archives des diplomates de Sa Majesté, excellent moyen de comprendre comment on se représentait le Général de l'autre côté de la Manche.

Avec perplexité faut-il croire, mais non sans un certain respect envers sa force d'âme. Mal fagotée, une expédition commune armée britannique-Forces françaises libres échoue-t-elle lamentablement à Dakar à la fin septembre 1940? «Le vice-amiral Cunningham et moi avons été très admiratifs de son courage tranquille et de la façon dont cet homme parvenait à garder la tête froide et l'esprit si clair», rapporte un document du chef d'état-major. Mais très vite, les choses se gâtent. La Syrie, sujet de discorde déjà: de Gaulle soupçonne les Anglais de profiter de la guerre pour mettre la main sur cette région, sous domination française jusque-là. Londres n'apprécie pas ses critiques acerbes, le ton monte. Eclairage personnel aussi: secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, Anthony Eden note en juillet 1942 que le Général, se considérant comme membre de la «petite noblesse rurale», dénonce les classes françaises aisées, «pourries par la richesse» et montre une sympathie pour «les classes ouvrières». Déjà palpable en novembre 1942 lors du débarquement allié en Afrique du

Nord, la tension remonte d'un cran à l'été 1944, après l'opération Overlord en Normandie. Motif de ce énième bras-de-fer: la „monnaie de singe“ (de Gaulle dit) que les Alliés prétendent imposer dans les zones libérées. Comme elles cons-

tituent une atteinte directe à la souveraineté française, le Général se fâche tout rouge et finit par l'emporter. Mais quitte t-il brusquement le pouvoir en janvier 1946, les Britanniques ne comprennent guère plus son attitude que les Français.



S'ensuivent, on le sait, douze ans de «traversée du désert» à Colombey-les-Deux-Eglises. «Je n'ai pas discerné le moindre désir de revenir au pouvoir», analyse Gladwyn Jebb, l'ambassadeur de Sa Majesté, à l'issue d'un tête-à-tête avec de Gaulle le 20 mars 1958. Tout faux: l'homme du «18-Juin» s'y prépare d'arrachepied, bien au contraire! D'où nouvelles étapes du grand malentendu anglo-gaullien. Visite d'Etat du président français à Londres début 1960: histoire de le ménager, on ne l'accueillera pas à Waterloo Station mais à Victoria Station mais en plus, on se demande s'il ne vaudrait pas mieux retirer les étendards pris autrefois aux Français pour sa visite du Royal Hospital de Chelsea, l'équivalent britannique de l'hôtel des Invalides de Paris!

Bref, les questions de susceptibilités se mêlent aux problèmes politiques comme celui d'Algérie où en octobre, Gladwyn Jebb craint un coup de force militaire contre de Gaulle pour stopper la marche vers l'indépendance (bien vu cette fois, il aura lieu en avril 1961!). Et de toute façon, de Gaulle reste de Gaulle: en janvier 1963, quand Paul Reynaud, l'ancien président du Conseil de 1940, lui reproche par lettre de s'opposer à l'entrée de la Grande-Bretagne dans le Marché commun, il reçoit à son adresse parisienne une enveloppe vide avec cette mention de la main du Général: En cas d'absence, faire suivre à Waterloo, Belgique! Waterloo, ce funeste 18 juin 1815 que de Gaulle n'a jamais digéré...

François Malye, De Gaulle vu par les Anglais, Calmann-Lévy, 191 pages, n° ISBN 978-2-7021-5459-5-513-2816, 18 €

Enée, héros de la migration

... de l'avertissement et de la mise à l'épreuve du héros.

Par ailleurs, l'on sait que les contraires ne peuvent se comprendre que dans une organisation qui les dépasse, une émergence créant une nouvelle entité, qui est plus que ses composantes initiales. C'est exactement ce que la trajectoire de l'exil a permis pour Rome: Rome est une nouvelle Troie, mais une «Troia melior», elle n'est pas la seule juxtaposition du pouvoir d'Énée, prince troyen, et de celui de Latinus, roi du Latium, qui donne sa terre et sa fille à Énée. Rome apparaît comme une entité nouvelle jaillissant de ces composantes initiales et qui les dépasse. C'est un exil fécondant, germinatif, qui permet

cette métamorphose. Or la trajectoire de l'exilé et son voyage rendent possible la relation entre le monde héroïque, qui sépare et isole, et le monde mystique, celui de la fusion finale. Le voyage crée les conditions d'un dépassement. Grâce au voyage, dans sa double dimension extérieure à soi et intériorisée, Énée organise le monde géographique en le nommant, le parcourant, le civilisant. Et en même temps il organise son propre chaos intérieur, en passant du désespoir à l'espoir, de l'incohérence à la cohérence. Le travail d'individuation – auquel se livre le héros de Virgile – porte donc globalement sur soi et sur le monde, sans qu'il puisse dissocier les deux processus. Dans une telle optique,

la trajectoire de l'exilé s'identifie, dans l'«Énéide», à une lutte pour la civilisation et contre la barbarie. Les exilés sont le plus souvent chassés par des systèmes barbares, intolérants, violents. En effet, pour l'homme de l'Antiquité, la civilisation, c'est tout ce qui rassemble, et la barbarie, c'est tout ce qui sépare. Or ce sont la guerre de Troie et ses horreurs qui mettent Énée sur les routes de l'exil qui, paradoxalement, est lié dans l'«Énéide» à une démarche à la fois initiatique et civilisatrice. C'est en ce sens précisément qu'Énée laisse à ses descendants d'aujourd'hui l'image d'un héros sinon porteur d'un monde nouveau, du moins acteur de notre représentation du monde d'aujourd'hui.

¹ Grimal (P.), «Virgile ou la seconde naissance de Rome», Paris, Champs/Flammarion, 1985. Dans cet ouvrage, l'auteur propose une synthèse érudite sur le Poète, mais surtout son époque et son œuvre, dont le propos met en lumière le contexte et ses enjeux historiques, philosophiques et littéraires.

² Virgile, «Énéide», (édition de Jacques Perret), Paris, Gallimard, coll. «Folio», 1991, p. 68 (l, v. 544-549).

³ Virgile, «Énéide», op. cit., p. 143 (IV, v. 393-396).

⁴ Virgile, «Énéide», op. cit., p. 333 (XI, v. 106-111).

⁵ Virgile, «Énéide», op. cit., p. 54-55 (l, v. 104-105 ; v. 115-117).

⁶ Virgile, «Énéide», op. cit., p. 56 (l, v. 166-168).